



COMÉDIE-FRANÇAISE
STUDIO

LA PIÈCE EN IMAGES



Chanson douce de Leïla Slimani, mise en scène Pauline Bayle, avec Sébastien Pouderoux, Florence Viala et Anna Cervinka © Brigitte Enguérand, coll. Comédie-Française

PETITE HISTOIRE DE LA SERVITUDE ET DE L'INFANTICIDE SUR LES SCÈNES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

par Florence Thomas, archiviste-documentaliste à la Comédie-Française, mars 2019.

Chanson douce

de Leïla Slimani

mise en scène **Pauline Bayle**

14 mars > 28 avril 2019

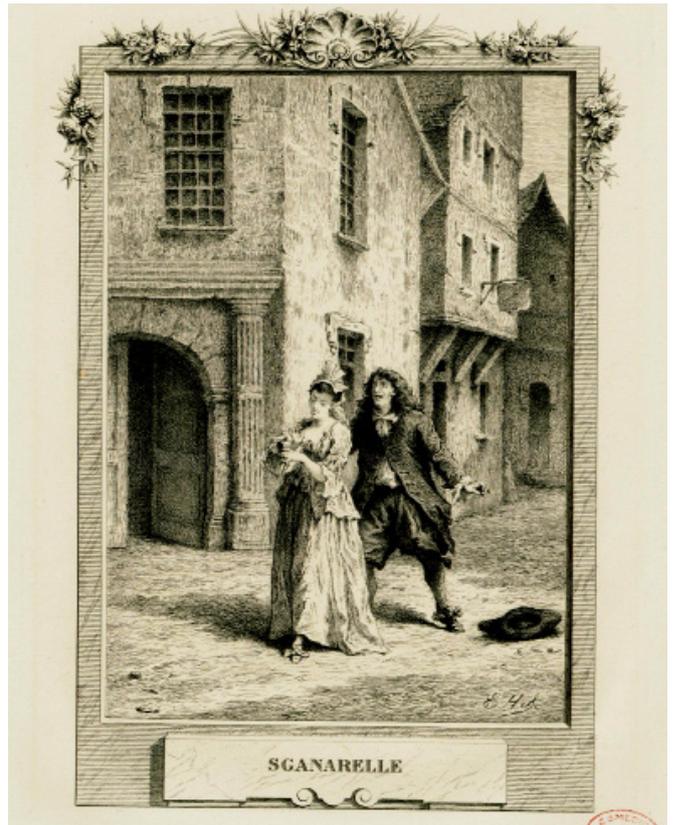
Ce document vous propose un parcours dans les collections iconographiques de la Comédie-Française présentées au sein de la base La Grange, accessible en ligne à l'adresse suivante : <https://www.comedie-francaise.fr/>

RAPPORTS DE DOMINATION : DES VALETS BOUFFONS...

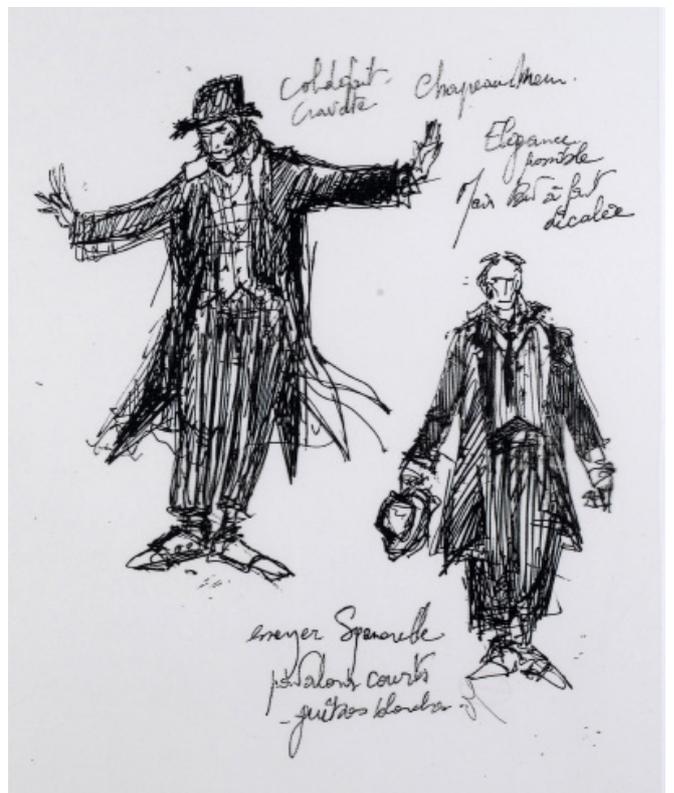
L'omniprésence des maîtres et des valets au théâtre reflète leur place dans la société. Ils figurent dans de nombreuses distributions, de l'Antiquité à Genet ou à la récente adaptation de *La Règle du jeu* de Renoir, en passant par Beaumarchais, Feydeau, Courteline, Brecht, Ionesco... Pour un valet, mieux vaut toutefois vivre sous la plume d'un auteur qui lui attribue un rôle comique, par sa maladresse souvent savoureuse, et un ressort dramaturgique nécessaire, grâce à son oreille confidente ! Bénéficiant de l'apport de la comédie espagnole, les domestiques moliéresques sont particulièrement valorisés. Certains prêtent même leur nom au titre de pièces telles que *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*¹ et *Les Fourberies de Scapin*².



Les Fourberies de Scapin de Molière, estampe en taille douce reliée dans *Les Œuvres de Monsieur de Molière*, 1692, tome VI © Coll. Comédie-Française



Sganarelle ou le Cocu imaginaire de Molière, eau-forte par Edmond Hédouin, entre 1844 et 1888 © Coll. Comédie-Française



Maquette de costume de Thierry Hancisse pour *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* de Molière, rôle de Sganarelle (Alain Lenglet), mise en scène Thierry Hancisse, 2001 © Coll. Comédie-Française

¹ Au répertoire depuis 1680 et dernièrement mis en scène en 2001 par Thierry Hancisse avec Alain Lenglet dans le rôle titre

² Au répertoire depuis 1680 et à l'affiche depuis 2017 dans la mise en scène de Denis Podalydès qui succède à celle de Jean-Louis Benoit récompensée par le Molière du meilleur spectacle en 1998.



Christian Blanc (Argante), Philippe Torreton (Scapin) dans *Les Fourberies de Scapin* de Molière, mise en scène Jean-Louis Benoit, 1997 © L. Lot, coll. Comédie-Française



Gilles David (Argante), Benjamin Lavernhe (Scapin) et Bakary Sangaré (Silvestre) dans *Les Fourberies de Scapin* de Molière, mise en scène Denis Podalydès, 2017 © C. Raynaud de Lage, coll. Comédie-Française

Aux siècles suivants, Figaro¹ (*Le Mariage de Figaro*) et Ruy Blas² prennent la place du héros principal et incarnent le peuple. Le XVIII^e siècle marque en effet une étape par les contestations sociales.



Le Mariage de Figaro de Beaumarchais, affiche, 1785 © Coll. Comédie-Française



Relevé de mise en scène pour *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais transcrit par Ernest Valnay et dessiné par Jacques Valnay fils, mise en scène Émile Perrin, 1879 © P. Lorette, coll. Comédie-Française



Michel Vuillermoz (le Comte), Laurent Stocker (Figaro), Anne Kessler (Suzanne) dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, mise en scène Christophe Rauck, 2007 © C. Mirco Magliocca, coll. Comédie-Française

¹ Interprété, entre autres, par Dazincourt (1784), Coquelin Cadet (1879), Jean Piat (1962) et Laurent Stocker (2007)

² Interprété, entre autres, par Mounet-Sully (1879), Albert-Lambert (1927), Jacques Destoop (1960) et Éric Ruf (2001)



Albert-Lambert dans le rôle titre de *Ruy Blas* de Victor Hugo, huile sur toile par Albert Bauré, 1924 © P. Lorette, coll. Comédie-Française



Jean Mounet-Sully dans le rôle titre de *Ruy Blas* de Victor Hugo [1879] © Coll. Comédie-Française

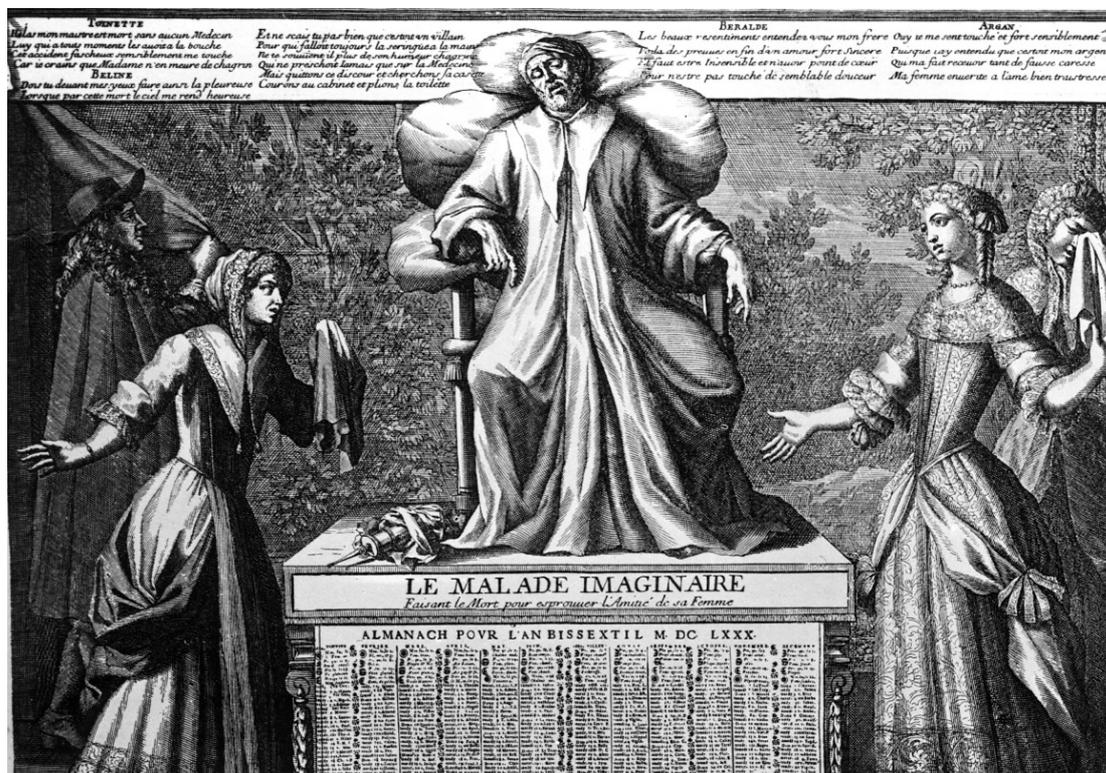
... AUX SERVANTES ET NOURRICES

Exception faite chez des auteurs comme Marivaux qui jouent de l'inversion des conditions, les servantes bénéficient rarement de cette émancipation avant le XX^e siècle. Dans *Les Bonnes* de Genet (mise en scène Philippe Adrien, 1995), la relation entre les valets et les maîtres dépasse la revendication sociale pour sombrer dans une haine viscérale.



Jeanne Balibar (Madame), Dominique Constanza (Claire), Catherine Hiegel (Solange) dans *Les Bonnes* de Jean Genet, mise en scène Philippe Adrien, 1995 © L. Lot, coll. Comédie-Française

Le personnage de la servante se dessine et s'affirme au théâtre à partir du début du XVII^e siècle (telle que Toinette dans *Le Malade imaginaire*), face à celui de la nourrice qui marque cependant plusieurs pièces.



Le Malade imaginaire de Molière, gravure, almanach de 1680 © Coll. Comédie-Française



Françoise Seigner (Toinette), Pierre Dux (Argan), Béangère Dautun (Béline) dans *Le Malade imaginaire* de Molière, mise en scène Jean-Laurent Cochet, 1971 © Coll. Comédie-Française

Actif en apparence, le personnage de Dorine (*Tartuffe* de Molière) n'influe pourtant pas sur le déroulement des faits.



Mlle Lynnès dans le rôle de Dorine, *Le Tartuffe* de Molière, huile sur panneau par Jean-Joseph Weerts, 1892 © P. Lorette, coll. Comédie-Française



De Vigny et Mlle Devienne dans les rôles de Tartuffe et de Dorine, *Le Tartuffe* de Molière, gravure reliée en feuillet dans le *Répertoire de la troupe réunie en mai 1799*, [1799-1808] © Coll. Comédie-Française



Bakari Sangaré (Orgon), Catherine Hiegel (Dorine) dans *Le Tartuffe* de Molière, mise en scène Marcel Bozonnet, 2005 © L. Lot, coll. Comédie-Française

Parmi les célèbres nourrices du Répertoire, ne citons que la vieille Anfissa¹, image de « l'âme russe » (*Les Trois Sœurs* de Tchekhov), la réconfortante nourrice d'Antigone² d'Anouilh, l'intermédiaire précieuse³ entre Roméo et Juliette de Shakespeare.



Denise Bailly (Anfissa), Catherine Ferran (Olga) dans *Les Trois sœurs* de Tchekhov, mise en scène Jean-Paul Roussillon, 1979 © C. Angelini, coll. Comédie-Française



Françoise Gillard (Antigone), Véronique Vella (la Nourrice) dans *Antigone* de Jean Anouilh, mise en scène Marc Paquien, 2012 © C. Mirco Magliocca, coll. Comédie-Française



Maquette de costume de Charles Bétout pour *Juliette et Roméo* de Shakespeare, rôle de la Nourrice (Dussane), 1920 © Coll. Comédie-Française



Claude Mathieu (la Nourrice), Suliane Brahimi (Juliette) dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare, mise en scène Eric Ruf, 2015 © V. Pontet, coll. Comédie-Française

1 Interprétée par Denise Bailly, Hélène Surgère et Danièle Lebrun entre 1979 et 2013

2 Interprétée par Véronique Vella en 2012

3 Jouée par Claude Mathieu en 2015

À l'inverse, Margret¹, nourrice du Capitaine, conduit diaboliquement celui-ci vers la mort (*Père* de Strindberg) tandis qu'Œnone² cause malgré elle la mort de Phèdre et d'Hippolyte (Racine) en suscitant les révélations.



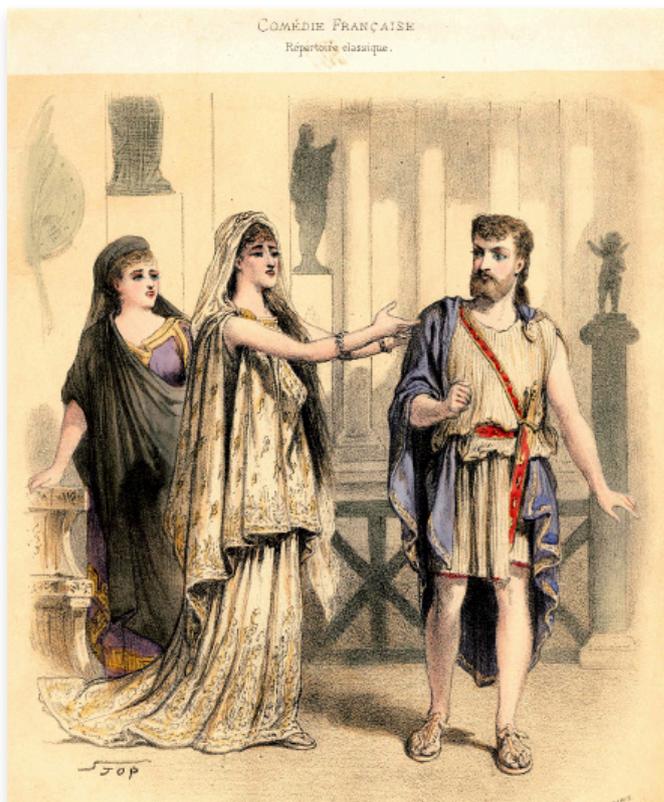
Simon Eine (le Capitaine de cavalerie), Catherine Samie (la Nourrice) dans *Père* d'August Strindberg, mise en scène de Patrice Kerbrat, 1991 © C. Bricage, coll. Comédie-Française



Martine Chevallier (Margret), Michel Vuillermoz (le Capitaine) dans *Père* d'August Strindberg, mise en scène Arnaud Desplechin, 2015 © V. Pontet, coll. Comédie-Française



Marie Bell (Phèdre), Mary Marquet (Œnone) dans *Phèdre* de Jean Racine, mise en scène Jean-Louis Barrault, 1942 © Coll. Comédie-Française



Œnone (Mme Thénard), Phèdre (Sarah Bernhardt), Hippolyte (Mounet-Sully) dans *Phèdre* de Jean Racine, lithographie d'après un dessin de Stop, [1878-1899] © Coll. Comédie-Française

¹ Catherine Samie (1992), Martine Chevallier (2015), Claude Mathieu (2016)
² Œnone apparaît au Français dès 1680 avec notamment Mme Préville (1765), Louise Thénard (1839), Marie Marquet (1942), Nathalie Nerval (1995) et Clotilde de Bayser (2013)

ANTÉCÉDENTS D'INFANTICIDES À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mort, l'enfant hante le répertoire théâtral en cristallisant le rapport au monde, à la famille, au pouvoir... Commis par un membre de la famille - le plus souvent par la mère - ou par un étranger, le meurtre d'enfant pose, davantage que tout autre acte de violence, la question de sa représentation sur scène. Si le XVII^e siècle bienséant interdit les actes sanglants sur la scène du Français, la violence de leur narration produit néanmoins un effet de sidération. Aux siècles suivants, l'autocensure semble persister pour l'infanticide, crime suprême, éprouvant à entendre et insupportable à regarder quelle que soit la cause du passage à l'acte.

Tuer l'enfant permet aussi aux tyrans de rompre l'héritage du pouvoir dans les drames et pièces politiques de Shakespeare. Ainsi des jeunes enfants d'Édouard IV dans *Richard III* (mise en scène Terry Hands, 1972) dont l'épisode sidérant est repris en 1833 dans *Les Enfants d'Édouard* par Casimir Delavigne. L'auteur s'inspire aussi d'un tableau de Paul Delaroche dépeignant le regard effrayé du duc d'York face au massacre. En écho à cette scène picturale à fort impact visuel et conformément au tabou de la représentation du meurtre au théâtre, Delavigne fait baisser le rideau juste avant l'insupportable, lorsque « les deux assassins courent vers les enfants, qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible » (didascalie finale). La violence réside alors dans la pantomime et non dans les mots.

La valeur politique du sacrifice d'Iphigénie (*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, en tournée à Orange en 1963) interroge sur la définition de la barbarie. En obligeant un père à tuer sa fille, les Grecs civilisés ne sont-ils pas plus barbares que les Scythes ? Alors qu'Eschyle la sacrifie, Euripide sauve Iphigénie grâce à une intervention divine qui la fait disparaître, offrant ainsi de multiples jeux théâtraux. Allant plus loin dans la bienséance, Racine (*Iphigénie en Aulide*, mise en scène en 1991 par Yannis Kokkos) supprime l'infanticide.



Mlle George (Clytemnestre) dans l'acte IV, scène III d'*Iphigénie en Aulide* de Jean Racine, gravure de Prud'hon d'après un dessin de Coeuré, [1873] (© Coll. Comédie-Française)



Jacques Charon (Buckingham), Robert Hirsch (Richard) dans *Richard III* de William Shakespeare, mise en scène Terry Hands, 1972 © C. Angelini, coll. Comédie-Française

Au contraire, dans *Macbeth* (mise en scène Jean-Pierre Vincent, 1985), l'inutile mort des enfants de Macduff qui ne représentent aucune menace pour le roi Macbeth est brièvement relatée par Ross¹ et, dans *Le Conte d'hiver*, le projet paternel d'infanticide consistant, pour le jaloux Leontes, à faire brûler vif le bébé d'Hermione et à fracasser sa cervelle² aboutit finalement à l'abandon dans un lieu sauvage.



Jérôme Pouly (Le Rustre), Gérard Giroudon (Le Berger) dans *Le Conte d'hiver* de William Shakespeare, mise en scène Muriel Mayette, 2004 © L. Lot, coll. Comédie-Française



Mlle Anais dans le rôle du Duc d'York, *Les Enfants d'Edouard* de Casimir Delavigne, dessin par Paul Delaroche, 1833 © Coll. Comédie-Française



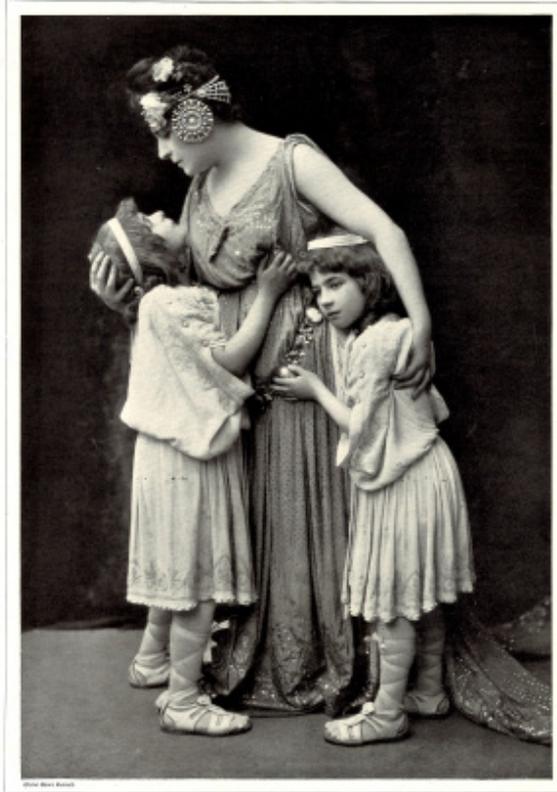
Maquette de costume de Thierry Mugler pour *Macbeth* de William Shakespeare, rôle de Ross (Martin Provost), mise en scène Jean-Pierre Vincent, 1985 © Coll. Comédie-Française

L'infanticide répond en effet aussi, de façon monstrueuse, à l'assouvissement d'une folie qu'elle soit passionnelle, vengeresse ou perverse. Alors que seuls les hommes de pouvoir tuent les enfants - et non les pères -, Médée ouvre la lignée des mères infanticides ôtant la vie qu'elles ont engendrée, généralement au nom d'une sanction ou d'une panique toujours hors norme. En sacrifiant sa propre maternité, Médée fait valoir son droit procréateur non sans douleur : « Va, pauvre main, replie tes doigts / Prends le couteau, saisis-le... avec audace, Médée, /

Marche vers la barrière qui ouvre sur les champs maudits, / Ne t'arrête pas. Ne faiblis pas. / Oublie que ces enfants sont ton amour, / Oublie que tu les as mis au monde, / Oublie... Oublie... / Et pour pleurer... Il sera bientôt temps ». Désireux de conserver le climat « domestique de rupture d'un couple dont les enfants sont sacrifiés à l'amour-propre des parents » de la pièce d'Euripide, Jean Gillibert propose en 1981 une mise en scène et une nouvelle traduction aux résonances actuelles avec une Médée humaine interprétée par Christine Fersen.

1 « Votre château a été surpris ; votre femme et vos enfants barbaquement massacrés. Vous raconter les détails, ce serait à la curée de ces meurtres ajouter votre mort » (IV, 3, v. 205-207)

2 « Et de mes propres mains, cette cervelle de bâtarde, / Je la fracasserai. Va, jette-la au feu » (II, 3, v. 140-141)



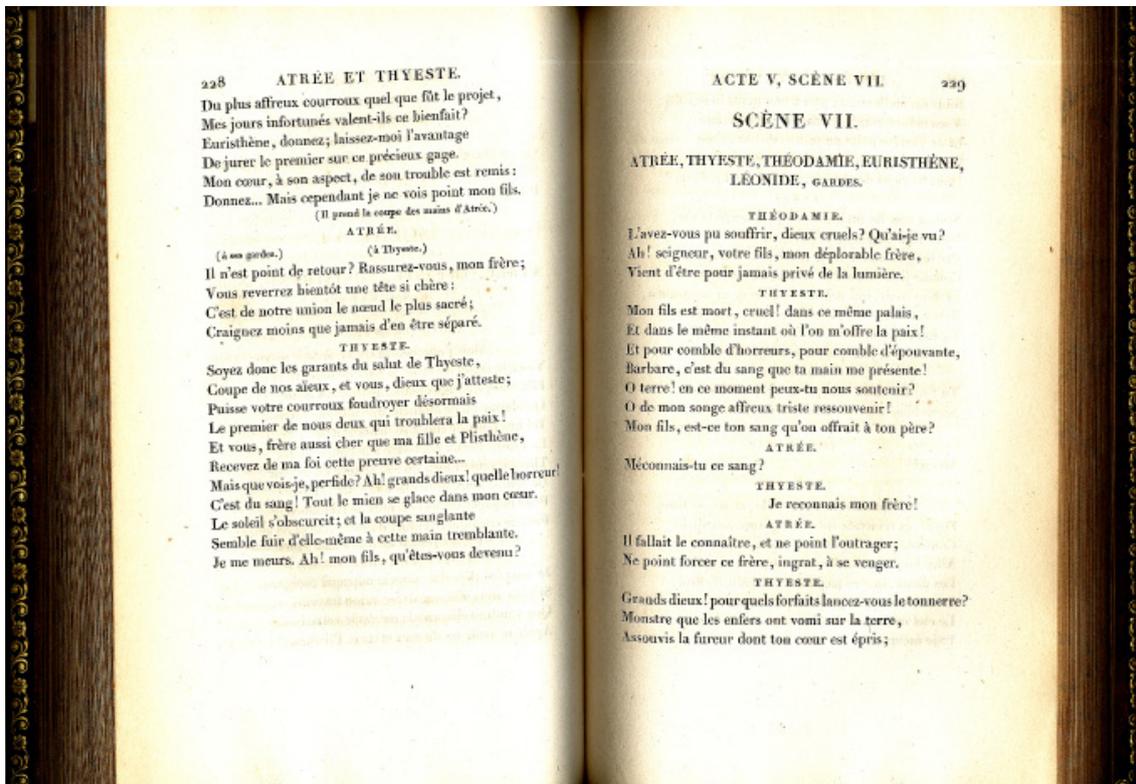
Mme Segond Weber (Médée), Jazierska et Ugazio (enfants de Médée) dans *Médée* de Catulle Mendès, 1903 © H. Manuel, coll. Comédie-Française



Matthieu Gallon (Enfant de Médée), Christine Fersen (Médée), Julien-Yves Genevaz (Enfant de Médée) dans *Médée* d'Euripide, mise en scène Jean Gillibert, 1981 © C. Angelini, coll. Comédie-Française

Autre pièce parangon d'une violence paroxystique guidée par la jalousie qu'il faut également, pour Horace,

dissimuler aux yeux des spectateurs, *Atrée et Thyeste* de Crébillon (jouée en 1707) choque le public avec l'addition d'infanticide, de cannibalisme et projet de parricide :



Atrée et Thyeste de Prosper Jolyot de Crébillon, acte V scène 6, dans *Œuvres complètes*, 1824, tome 1 © Coll. Comédie-Française

Après le XIX^e siècle - durant lequel l'enfant est valorisé, la mortalité infantile toujours élevée et l'expression du deuil et de l'absence prégnante dans de nombreuses pièces (Ibsen, Tchekhov, Maeterlinck...) -, l'infanticide réapparaît plus nettement avec notamment, hors Comédie-Française, la réappropriation du mythe de Médée¹. Reconnaisant cette filiation avec Médée dans l'ensemble de son œuvre, Jean Audureau convoque une autre figure monstrueuse dans sa pièce ultime *L'Élégant Profil d'une Bugatti sous la lune* (mise en scène Serge Tranvouez, 2006), Gilles de Rais, pédophile d'aujourd'hui séduisant les jeunes garçons en les promenant dans sa voiture de sport. Pauline, la mère de Jean, ne retrouvera jamais son fils à qui l'auteur prête étrangement son prénom : « Peut-être que si je n'avais pas fait ça, je n'aurais pas écrit la pièce. [...] Est-ce que je suis en train de régler ma propre mort ? »². Livré par Agnès Marine (Tania Torrens) à Gilles de Rais (Yann Collette), Jean joue sur le plateau avec la Bugatti qu'il fait rouler avant de disparaître au loin. Pas de cris, seulement l'absence et la quête éperdue de sa mère.

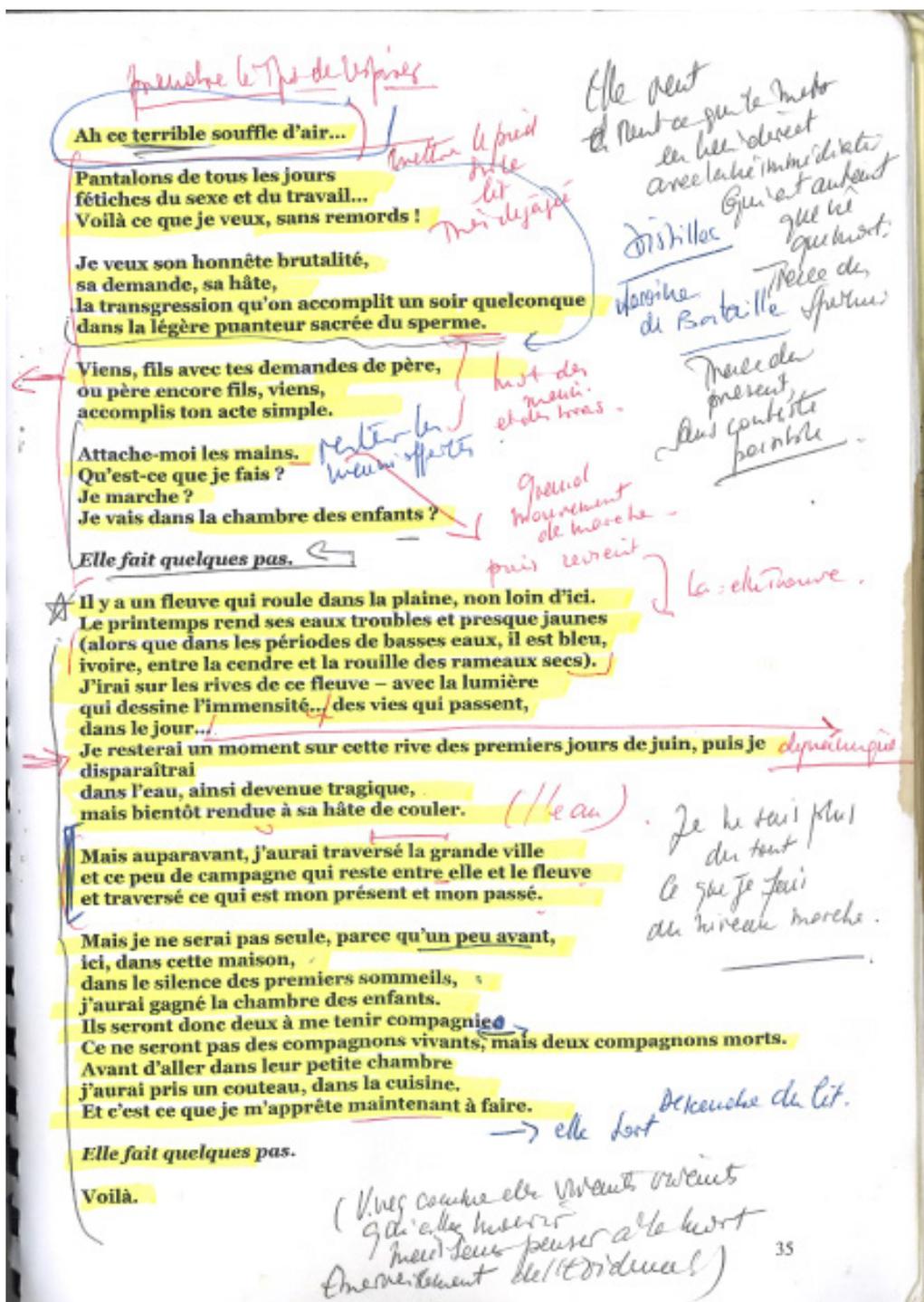


Yann Collette (Gilles de Rais), Jules Nguyen (Jean) dans *L'Élégant Profil d'une Bugatti sous la lune* de Jean Audureau, mise en scène Serge Tranvouez, 2006 © C. Raynaud de Lage, coll. Comédie-Française

1 *Médée Kali* de Laurent Gaudé, *Médée-matériau* d'Heiner Müller...

2 Jean Audureau : *portrait en éclats*, proposé par Françoise du Chaxel, Centre national des écritures du spectacle-La Chartreuse, 2004

Également inspiré par Médée, Pier Paolo Pasolini raconte, dans *Orgie* (mise en scène Marcel Bozonnet, 2007) sous forme d'un flash back suivant le suicide de l'homme, « l'histoire d'un couple à l'extrême de l'amour », dans une orgie de sexe et de violence, suivie de la calme évocation dépourvue d'affect, par la femme (Cécile Brune) pendant que l'homme dort, du meurtre de ses deux fils qu'elle accomplira avant de se noyer : « Avant d'aller dans leur petite chambre / J'aurai pris un couteau, dans la cuisine, / Et c'est ce que je m'apprête maintenant à faire. / Voilà ».



De même que, dans le prologue d'*Orgie*, le Mort (Alain Fromager) parle aux spectateurs « au bout d'une corde », les trois personnages de *Huis clos* de Sartre (mise en scène Claude Régy, 1990) sont réunis en enfer. Froidement, Estelle (Muriel Mayette) finit par avouer qu'elle a tué son bébé né d'une aventure extraconjugale et que son amant, le père de l'enfant, s'est suicidé. Aucun sentiment n'affleure à l'évocation de la scène si ce n'est le désespoir du père qui la laisse immoralement indifférente : « Il y avait un balcon, au-dessus d'un lac.

J'ai apporté une grosse pierre. Il criait : « Estelle, je t'en prie, je t'en supplie. » Je le détestais. Il a tout vu. Il s'est penché sur le balcon et il a vu des ronds sur le lac » (I, 5).



Michel Aumont (Garcin), Muriel Mayette (Estelle), Christine Fersen (Inès) dans *Huis clos* de Jean-Paul Sartre, mise en scène Claude Régy, 1990
© C. Bricage, coll. Comédie-Française

Par sa forme narrative, le roman *Chanson douce* illustre parfaitement l'impact des mots que les dramaturges semblent avoir retenu au fil des siècles en situant les infanticides en coulisse ou en chargeant un narrateur de leur description. Avec l'adaptation de ce roman qui laisse donc la metteuse en scène libre de son choix scénique, la Comédie-Française découvre également un profil d'assassin tout à fait nouveau avec la figure d'une nourrice qui, telle une fée devenue ogresse dans les contes, n'a jamais été aussi glaçante.